



**SUJET DE PHILOSOPHIE
BAC GÉNÉRAL 2024
MÉTROPOLE**

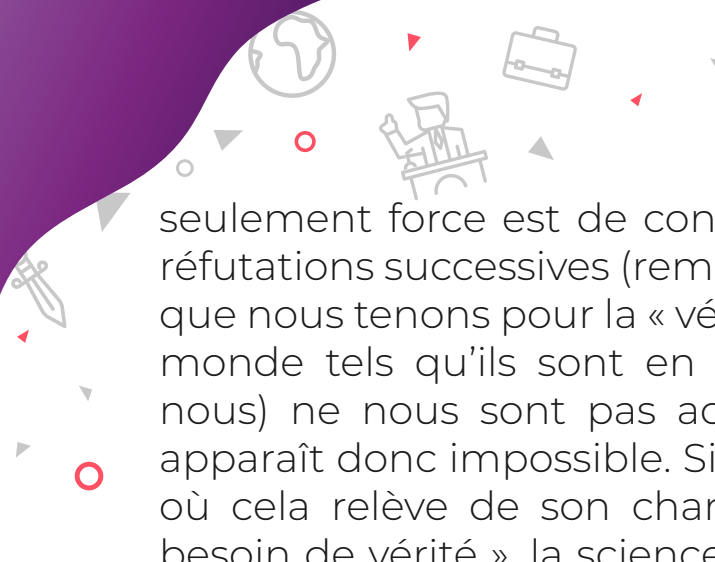
SUJET 1

La science peut-elle satisfaire notre besoin de vérité ?

Thèmes à traiter : La science, la vérité, la raison, le bonheur.

Analyse du sujet : Le sujet implique d'abord une réflexion sur la possibilité et l'autorisation. « Peut-elle » a en effet deux significations qui doivent être envisagées dans ce sujet : « est-il possible... ? » (question logique) et « est-il permis de... ? » (question morale). « Satisfaire notre besoin » suppose de répondre à une nécessité (sans quoi nous ne pouvons pas vivre) en la comblant. La science désigne ici l'activité humaine consistant à décrire au mieux les phénomènes du monde afin de comprendre comment et éventuellement pourquoi ils se produisent dans le réel. Quant à la vérité, nous pouvons l'entendre de prime abord comme l'adéquation de la pensée à l'objet, ou encore le discours juste sur celui-ci. Énoncer que nous avons un « besoin de vérité » fait ainsi de la connaissance une nécessité humaine.

L'homme pratique la science avec pour finalité d'atteindre le discours le plus juste possible sur le monde qui l'entoure. La satisfaction supposerait que cette finalité soit atteignable, or non



seulement force est de constater que la science progresse par réfutations successives (remettant constamment en question ce que nous tenons pour la « vérité »), mais encore que les objets du monde tels qu'ils sont en eux-mêmes (indépendamment de nous) ne nous sont pas accessibles. Une satisfaction absolue apparaît donc impossible. Si elle est bien autorisée (dans le sens où cela relève de son champ par nature) à « satisfaire notre besoin de vérité », la science ne paraît pas avoir la possibilité de nous combler.

Enjeu(x) du sujet : Dès lors, c'est la raison d'être même de la science qui se voit remise en question : elle apparaît comme la seule activité nous permettant de percer le mystère des phénomènes en délivrant leur vérité et semble pourtant ne pouvoir qu'y échouer.

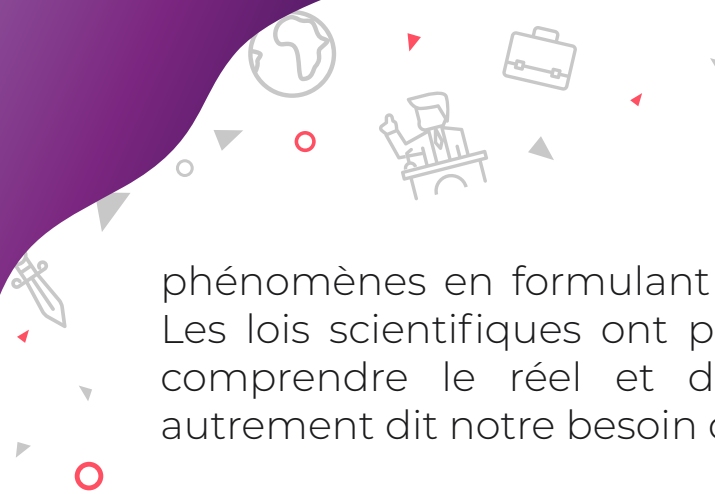
Problématique : Comment la science en tant qu'activité ayant pour finalité même de nous procurer une connaissance juste du réel, soit la vérité, ne pourrait-elle que nous décevoir à ce titre ?

I. La science peut satisfaire notre besoin de vérité

A. La finalité de la science est de satisfaire notre besoin de vérité

Idée : L'activité scientifique répond aux exigences de connaissances du réel de l'homme, elle vise la vérité et donc notre satisfaction à son égard.

Argument(s) : La connaissance scientifique a pour objet d'éclairer la réalité du monde en l'observant de façon précise et objective. Ainsi, ce que l'on nomme « sciences » se pratique conformément à des structures de réflexion strictes dans ce but spécifique. La biologie ou encore l'astrophysique sont ainsi des entreprises systématiques de construction et d'organisation des connaissances visant à rendre compte de l'observation des




phénomènes en formulant des régularités sous forme de lois. Les lois scientifiques ont pour objectif de nous permettre de comprendre le réel et donc de satisfaire notre curiosité, autrement dit notre besoin de vérité.

Référence / exemple : La démarche scientifique repose sur la logique hypothético-déductive. Le protocole expérimental répertorie tous les éléments qui permettront de reproduire la même expérience lors de l'expérimentation (ou d'introduire des éléments variables identifiés). La dernière étape permet de savoir si l'hypothèse doit être conservée ou rejetée en fonction des prévisions, selon les cas, elle pourra servir à élaborer une théorie ou sera discréditée.

B. Le besoin de vérité est inhérent à l'humanité, la science a été imaginée pour le satisfaire

Idée : L'homme éprouve du plaisir à poursuivre la vérité, et ce besoin est intrinsèque à sa nature.

Argument(s) L'homme est un animal particulier. Au-delà de ses besoins vitaux, l'être humain semble devoir, en raison de la présence de sa dianoia (disposition à la réflexion en grec), ressentir un manque de connaissances (à condition qu'il ait conscience de ce manque et ne pense pas déjà tout savoir). Aussi, à côté des nécessités relatives à son corps, son esprit exige l'acquisition de savoirs sur le monde qui l'entoure et sur lui-même. De fait, nous pouvons noter le bouillonnement scientifique de l'humanité, et ce dès l'Antiquité, grecque bien sûr, mais encore égyptienne par exemple. Comprendre le réel apparaît comme quelque chose d'indispensable à l'être humain. Sa curiosité n'apparaissant dès lors plus comme un défaut, mais comme la condition nécessaire à son évolution en tant qu'espèce. Une satisfaction d'un besoin de vérité qui lui procure un grand plaisir quand la science lui permet de l'atteindre.



Référence / exemple : « Eurêka ! » venant du grec ancien εὕρηκα – heúrêka –, signifiant « j’ai trouvé », attribué à Archimède, un savant grec du III^e siècle av. J.-C., lors de la découverte du principe de la poussée éponyme.


II. La science ne peut pas satisfaire notre besoin de vérité

A. Les exigences d’une vérité absolue ne sont jamais atteintes par la science, l’histoire des sciences recèle d’innombrables erreurs qui ont été considérées comme des vérités

Idée : La vérité scientifique appelle trois critères qu’elle ne saurait remplir : l’universalité, la permanence et la nécessité.

Argument(s) : En effet, la vérité suppose que les exceptions à son discours soient infimes (elle doit correspondre à la totalité des cas observés, soit être universelle), elle ne doit pas dépendre des circonstances temporelles (être permanente) et elle ne doit pas pouvoir être autrement qu’elle est (être nécessaire). Si elle ne remplit pas ces conditions, nous éprouvons de la difficulté à la qualifier de « vérité ».

Pourtant, aucune de ces conditions n’est atteignable. Pour savoir si tous les cas répondent à la loi énoncée, il faudrait les avoir embrassés, ce qui est évidemment impossible. Aucune expérimentation scientifique ne peut perdurer indéfiniment et rien n’assure qu’il n’en sera pas autrement en la répétant encore et encore. Nous ne pouvons ensuite nous fonder que sur nos observations passées. Le futur étant contingent, il est possible que la réalité observée diffère à l’avenir, rendant caduque la théorie formulée à son égard. Aucune loi scientifique ne peut donc être absolument permanente. Enfin, eu égard à ce que



nous venons de dire, la nécessité (le fait de ne pas pouvoir être autrement) est également remise en question. Il est possible que la vérité énoncée ne soit que temporaire. La science ne peut donc pas satisfaire notre besoin de vérité, tout au moins d'une vérité absolue.

Référence / exemple : Chacun sait que nombre de théories scientifiques, pourtant bien considérées en leur temps comme des « vérités », ont été fausses. Outre le géocentrisme, la théorie des humeurs ou encore le fameux « la nature a horreur du vide » aristotélicien le montrent. L'héliocentrisme, l'absence de fondement scientifique du rapport entre une prétendue « bile noire » et la tendance psychique mélancolique d'un individu, la découverte par Pascal des variations de la pression atmosphérique (d'où la mesure du Pa, Pascal) ont rendu ces « thèses » caduques. La « nature » remplissait les vides de liquide, car elle en avait horreur : telle était la croyance qui a perduré jusqu'à ce que Torricelli mette en évidence l'existence de la pression atmosphérique en 1644.

B. Les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes ne nous sont pas accessibles, la science n'a pas la possibilité de nous procurer la vérité

Idee : Connaître la vérité suppose d'énoncer un discours correspondant aux objets du monde tels qu'ils sont en eux-mêmes, or nous n'y accédons jamais, la science ne peut donc absolument pas satisfaire notre nécessité à connaître.

Argument(s) : Les objets tels qu'ils sont en soi ne sont pas accessibles au sujet, il n'en connaît que la surface ou l'apparence. Jamais nous ne pourrions savoir ce que c'est d'être un caillou, un arbre, une table ou l'autre sujet. Notre limitation à la connaissance de ce que l'on nomme « phénomènes » condamne les disciplines cherchant à les explorer (la science) à une parole certes rationnelle, mais dont on ne peut savoir si elle correspond aux objets ou choses en soi.



Référence / exemple : Emmanuel Kant, *Logique*, 1800.

« La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet. Selon cette simple définition de mot, ma connaissance doit donc s'accorder avec l'objet pour avoir valeur de vérité. Or le seul moyen que j'ai de comparer l'objet avec ma connaissance, c'est que je le connaisse. Ainsi ma connaissance doit se confirmer elle-même ; mais c'est bien loin de suffire à la vérité. Car puisque l'objet est hors de moi et que la connaissance est en moi, tout ce que je puis apprécier c'est si ma connaissance de l'objet s'accorde avec ma connaissance de l'objet. »

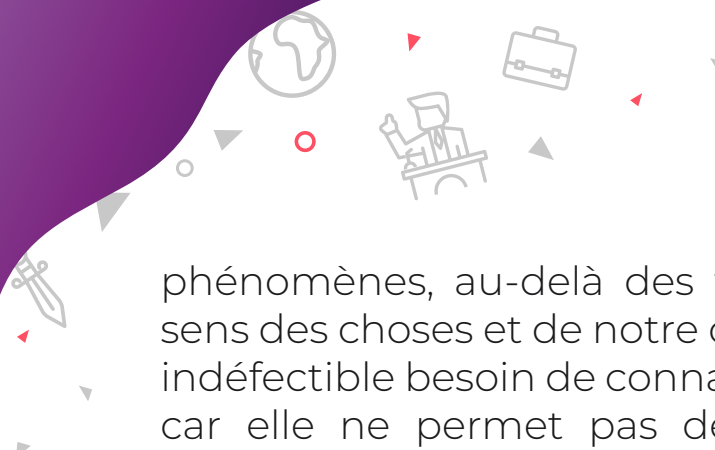
III. La science ne peut apporter qu'une satisfaction partielle et progressive de notre besoin de vérité, cette dernière apparaissant alors comme un horizon à poursuivre

A. La science ne peut satisfaire notre besoin de vérité qu'à la condition de bien comprendre celle-ci comme un horizon à atteindre plutôt que comme une certitude définitive

Idée : Le sens de la vérité doit ici être reconsidéré puisque nous avons vu qu'elle ne peut être absolue. Il y aurait même un danger à tenir une vérité pour permanente sans jamais la remettre en question, celui du dogmatisme.

Argument(s) : La vérité ne peut être comparée à un autre objet de satisfaction. Si elle est bien un besoin (pensons aux incessants « pourquoi ? » du petit enfant), elle ne peut pas être comblée de façon définitive et certaine. Une telle approche nous conduirait à négliger les critères précédemment évoqués et à prendre peut-être des idées qui ne sont plus valables pour des vérités.

Référence / exemple : Kant, *Critique de la raison pure*.
La raison constitue l'élan qui nous porte au-delà des



phénomènes, au-delà des faits, vers des interrogations sur le sens des choses et de notre condition, elle est le creuset de notre indéfectible besoin de connaissance. Néanmoins, elle est limitée, car elle ne permet pas de toucher aux choses en soi. Elle demeure donc un « idéal de la raison » pour Kant.

B. La science satisfait donc notre besoin de vérité en tant qu'activité consistant à la poursuivre comme horizon

Idée : Aucune théorie scientifique n'est « vraie », elle n'est que « confirmée » pour un temps. Tel est l'enseignement que nous pouvons tirer ici. De fait, si la science peut satisfaire notre besoin de vérité, ce n'est qu'au titre d'une activité consistant à perpétuellement chercher à produire un discours juste en connaissant ses limites intrinsèques.

Argument(s) : La « vérité » scientifique est toujours en attente d'une éventuelle invalidation expérimentale, elle retrouve en ce sens le caractère impermanent et donc incertain de l'opinion. La théorie est soutenue « pour un temps », tant qu'elle « fait ses preuves », soit tant qu'elle n'est pas contredite. Tel un horizon à poursuivre, la science ne parvient jamais à combler notre besoin de connaissance, à l'instar de la nourriture qui comble la faim (pour un temps également).

Référence / exemple : Karl Popper, *La Logique de la découverte scientifique*, 1934.

Le critère permettant de qualifier une théorie comme scientifique pour Popper n'est pas sa vérifiabilité (soit chercher à la confirmer en reproduisant l'expérimentation par exemple), mais sa falsifiabilité : c'est-à-dire lorsqu'elle répond au principe de falsifiabilité, à savoir s'offre à la réfutation et y résiste. La falsifiabilité fait de la « vérité » scientifique une proposition à revalider sans cesse, qui n'est jamais définitivement fixée. La science est donc toujours « en chemin » vers la vérité et ne voit donc pas sa finalité disparaître. Notre satisfaction se trouve dans



ce parcours.

SUJET 2

L'État nous doit-il quelque chose ?

Thèmes à traiter : L'État, qui fait partie de la grande perspective au programme « La morale et la politique ».

Analyse du sujet : Un sujet à la fois très actuel (dissolution de l'Assemblée discutée à la suite des élections européennes) et intemporel, la fonction de l'État posant question et suscitant maints débats depuis son apparition comme telle.

Problématique : La question posée interroge le rapport entre l'État, cette entité politique constituée de moult institutions et de maints pouvoirs (notamment exécutif, mais aussi législatif et judiciaire), et nous, les citoyens composant la société. Ce rapport est-il de l'ordre du devoir, autrement dit y a-t-il des attendus envers l'État qui aurait un dû par rapport à « ses » citoyens ou ses sujets ? N'est-ce pas d'ailleurs la fonction première de l'État que de devoir quelque chose aux personnes qu'il est censé représenter et gérer, tout en ne dérivant pas et en ne prenant pas le contrôle de tout ? Finalement, que peut-on, quant à nous, légitimement attendre de l'État ?

Enjeu : L'enjeu est sans nul doute ici dans l'importance que l'on décide d'accorder ou non aux pouvoirs de l'État, au-delà de ses pouvoirs classiques institutionnels. Et un dilemme pourrait bien se faire jour : si l'on attend trop de l'État, il pourrait bien devenir paternaliste et remettre en cause la liberté fondamentale des individus ; en même temps, si l'État devenait indifférent, il serait une sorte de coquille vide, appartenant uniquement à l'administration politique, détachée de la réalité et de la société.

